



THÉÂTRE

SORANO

05
32
09
32
35

ALLEES
JULES
GUESDE
TOULOUSE
31

/ DOSSIER DE /
PRESSE /

mercredi 13, jeudi 14, vendredi 15 décembre, 20h
[théâtre / coproduction]

**DES TERRITOIRES 2 (...D'UNE
PRISON L'AUTRE...)**

deuxième volet de la trilogie

Des Territoires

écrite et mise en scène par

Baptiste Amann

+ d'infos/ réservations

05 32 09 32 35 (du mardi au vendredi de 13h30 à 18h30)

ou **www.theatre-sorano.fr**

Tarifs de 11 à 22€

Théâtre Sorano

35 allées Jules Guesde - M° Carmes ou Palais de Justice

Relations presse

Karine Chapert

05 32 09 32 34

karine.chapert@theatre-sorano.fr

mercredi 13, jeudi 14, vendredi 15 décembre, 20h
[théâtre / coproduction]

**DES TERRITOIRES 2 (...D'UNE
PRISON L'AUTRE...)**

deuxième volet de la trilogie

Des Territoires

écrite et mise en scène par

Baptiste Amann

Texte **Baptiste Amann** - Éditions Théâtre Ouvert/Tapuscrit

Mise en scène **Baptiste Amann**

Assistanat à la mise en scène **Sarajeanne Drillaud**

Avec Solal **Bouloudnine** - Nailia **Harzoune** - Yohann **Pisiou** - Samuel **Réhault**, Anne-Sophie **Sterck** - Lyn **Thibault** - Olivier **Veillon**

Régie générale et création lumière **Sylvain Violet**

Création sonore **Léon Blomme**

Scénographie **Gaspard Pinta**

Costumes **Wilfrid Belloc**

Régie plateau **Florent Jacob**

Production **Morgan Hélou**

THÉÂTRE

SORANO

Production Compagnie du Soleil Bleu (dans le cadre de la Pépinière du Soleil Bleu).

Coproduction Comédie de Reims / Centre Dramatique National, Centre National des Dramaturgies Contemporaines - Théâtre Ouvert, Théâtre de la Bastille (Paris), Festival d'Automne à Paris, Théâtre Sorano Toulouse, Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine.

Avec l'aide à la production dramatique de la DRAC Nouvelle-Aquitaine et le soutien de la Région Ile-de-France, d'Actoral - Festival international des arts & des écritures contemporaines, du Merlan - scène nationale de Marseille.

La Compagnie du Soleil Bleu est conventionnée par le Ministère de la Culture et de la Communication/DRAC Nouvelle-Aquitaine, subventionnée par le Conseil régional de Nouvelle-Aquitaine, la Ville de Bordeaux et le Conseil départemental de la Gironde.

PRÉSENTATION

INTRODUCTION

Des territoires (...D'une prison l'autre...) est le deuxième volet d'une trilogie amorcée en 2013 avec l'écriture puis la création en 2016 de *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)*, qui s'articule autour d'une inquiétude personnelle : Quelle type de révolution connaîtra le XXIème siècle ?

Cette trilogie suit les péripéties d'une fratrie issue de la classe moyenne habitant le pavillon témoin d'une résidence de logement HLM. Chacune des trois pièces est traversée par un anachronisme (1 : la Révolution Française, 2 : la Commune, 3 : la Révolution Algérienne) visant à mettre en perspectives les enjeux sociétaux contemporains avec ceux qui ont été au cœur des trois siècles précédents.

RÉSUMÉ DU PREMIER VOLET (à titre indicatif)

(Jour 1)

Le pavillon témoin d'une résidence HLM. Quatre frères et sœur. Lyn, l'ainée, Benjamin lourdement handicapé à la suite d'un accident de voiture, Samuel responsable politique de petite envergure, et Hafiz, le frère adoptif. Ils ont grandi là. Des années passées à commenter l'évolution du quartier, l'ambition de l'un, le racisme de l'autre, les choix, les comportements, les faiblesses de chacun. Réunis à nouveau à la mort de leurs parents, ils reprennent aussitôt leurs anciennes habitudes. Pourtant il faudrait organiser l'enterrement. Vendre ou ne pas vendre la maison. Se prendre dans les bras. Consoler. Impossible. Jusqu'à ce qu'une entreprise d'expertise des sols, venu faire des prélèvements dans la perspective d'un chantier futur, découvre dans leur jardin des os humains. Il s'agirait de la dépouille de Nicolas de Condorcet, figure de la Révolution Française. L'héritage n'est plus le même.

RÉSUMÉ DU SECOND VOLET

(Jour 2)

Jour de deuil. Jour d'émeute. Devant la violence des affrontements, la mairie a pris ses dispositions : les habitants sont invités à rester confiné chez eux sous peine d'être contrôlés et emmenés au commissariat de police. Lyn, Benjamin, Samuel, et Hafiz reviennent du cimetière. Quand ils ouvrent la porte de chez eux, ils tombent nez à nez avec Lahcen et Moussa, deux habitants du quartier venus les prévenir des dégâts provoqués par la révolte. Il y a là aussi Louise Michel, une militante activiste luttant contre le projet d'extension du centre commercial qui prévoit le rachat de la zone pavillonnaire au profit de la construction d'un parking souterrain. Contraints de cohabiter le temps d'une journée alors que dehors résonnent les cris de l'insurrection, une petite agora va s'établir dans le salon du pavillon témoin. Et inconsciemment glisser peu à peu, jusqu'à jusqu'à l'incarner tout à fait, vers le souvenir d'une ancienne révolution : celle de la Commune en 1871.

INTENTION

Les trois volets de la trilogie intitulés respectivement « Nous sifflerons la Marseillaise... », « ...D'une prison l'autre... » « ...Et tout sera pardonné » sont également sous-tendus par le mouvement du deuil que l'on pourrait schématiser ainsi : « Dénier », « Colère », et « Réconciliation ».

Après un premier volet qui décrivait la fuite en avant de personnages en apnée, incapables de mesurer le traumatisme subit (la mort des parents), cherchant par tous les moyens à éviter le sujet, cette deuxième pièce est donc une pièce de colère.

Ce n'est pas pour autant que je vais chercher à mettre en scène une forme de chaos, à grand renfort de hurlements, de crises de nerfs, et d'explosions. Ce qui m'intéresse ici, c'est d'engager une mise en perspective des différentes valeurs de la notion d'*enfermement*, et d'observer à chaque fois comment l'influence de la colère peut y être vécu comme une malédiction ou, au contraire, comme un principe rédempteur.

Si cette notion d'*enfermement* me paraît importante à traiter, c'est que notre époque semble opérer un grand écart impossible entre, d'une part, une aspiration mondialiste, reposant sur la transaction de flux financiers abstraits, l'émergence toujours grandissante de la réalité virtuelle, la globalisation des outils de communication et d'information dématérialisés, et de l'autre côté, l'expression d'un repli sur soi identitaire, politique et économique. L'opposition entre souverainisme et internationalisme a changé. La guerre froide est une histoire ancienne. Les « empires » continuent pourtant leurs entreprises de conquête idéologique (démocraties libérales vs états religieux ou dogmatiques) mais à l'intérieur, à une échelle réduite, d'autres cherchent non plus à conquérir, mais à « protéger ». La Grande-Bretagne est sortie de l'Union Européenne, des murs se dressent à nouveaux en Europe de l'est, le populisme et le néo-fascisme sont les grands gagnants d'une Europe coincée entre les Etats-Unis et le Moyen-Orient, qui peine à arbitrer un monde dont elle ne tient plus les commandes. Cette « réaction » ne contient pas que des valeurs délétères, nous pourrions parler également des aspirations « décroissantes » de sociétés qui cherchent à infléchir la course à la consommation, au progrès, dans laquelle s'est jeté le monde contemporain.

Ou encore l'enjeu écologique, qui voit se multiplier les micro-initiatives du réseau alternatif qui tentent de court-circuiter la logique de la macro-économie. Toujours est-il que nous retrouvons ici notre opposition entre ouverture et repli.

Ce sentiment d'être coincé dans un étau, en Europe, mais aussi en France, soulève des débats corrosifs sur les notions d'identité, d'héritage historique, de valeurs fondamentales, qui sont au cœur de ce projet de trilogie.

Evidemment, ce qui vient d'être formulé ci-dessus n'est absolument pas une thèse indéniable, sûre d'elle et péremptoire. Elle n'est que l'impression subjective de mon rapport au monde. Aussi, la fiction est essentielle ici, pour rester à la mesure de mes personnages qui, comme moi, sont aux prises avec des sujets qui les dépassent.

L'enfermement est exprimé à différentes échelles, comme autant de territoires.

- *Le confinement du quartier* : La pièce se déroule durant un jour d'émeute. Face à cela la mairie de la ville a pris des dispositions. Les habitants sont enjoins à ne pas sortir de chez eux de la journée, sous peine d'être contrôlé et emmené au poste de police. Une forme de couvre-feu exceptionnel pour ainsi dire. Le salon du pavillon témoin, devient une cellule de fortune, tandis que dehors la mutinerie s'organise. Il y a une sorte d'inversion du rapport intérieur/extérieur.

- *Le rapport à la situation* : Il est des situations auxquels on ne peut échapper. Enterrer ses parents en est une. Lyn, Samuel, Hafiz et Benjamin sont condamnés au deuil. La journée elle-même est enfermée dans ce calendrier-là. Pour eux, elle ne devrait être que celle du cimetière, des pleurs et des embrassades. Elle est éclipsée par les contingences du monde extérieur. Dès lors, ils ne peuvent réagir à la situation qu'à partir de cette frustration. Ils sont empêchés d'accueillir les événements pour ce qu'ils sont. Un autre jour, dans d'autres circonstances, ils auraient peut-être pu participer autrement à la révolte qui gronde, à l'amour qui s'offre, aux mains tendus, aux utopies. Aujourd'hui cette histoire n'est pas la leur.

- *Le déterminisme* : La question posée par le déterminisme social est présente dans la totalité de mes textes. Elle est une réelle obsession pour moi. Je n'ai pas d'avis à proprement parlé là-dessus, mais force m'a été de constater dans mon parcours, que rares sont les occasions où il est possible de s'arracher de cette notion d'origine sociale. C'est un enfermement sournois vis à vis duquel chacun fait comme il peut. Il y a ceux qui revendiquent, ceux qui s'excusent, ceux qui ont honte, ceux qui sont fiers.

La banlieue, espace polymorphe (pavillons, barre HLM, zone commerciale, résidence huppée archi-surveillée) traduit cette diversité de sentiments d'appartenance. Venir de la banlieue ne veut rien dire. Il y a autant de banlieue que de rapport à la banlieue. La pièce est une occasion d'en exprimer quelques-uns.

- *Le rapport à la prison* : La pièce s'ouvre par une lettre écrite en prison de Louise Michel à Théophile Ferré. Elle est un fragment imaginé à partir de la correspondance « carcérale » que les deux amis, pour ne pas dire amants (bien que la relation soit ambiguë) entretenirent d'une cellule à l'autre après la déroute de la Commune. Théophile Ferré fut condamné à mort et Louise Michel envoyée au bagne en Nouvelle-Calédonie.

Dans la foulée, le personnage de Lahcen, figure contemporaine du « détenu », évoque aussi la prison. Il y a fait plusieurs séjours dont le dernier a connu son terme il y a huit mois au moment où la pièce commence.

La prison est quelque part une matérialisation de la notion d'enfermement à laquelle s'agrège la volonté de « punir ». Elle permet dans la pièce de flirter avec les principes ennemis de justice et d'injustice, de jugement et de justesse, du juge et du juste.

- *Le rapport au corps* : Un des frères de la fratrie (Benjamin) a subi un traumatisme crânien à la suite d'un accident de voiture. Les séquelles sont irréversibles. Il est enfermé dans ce corps brisé, réduit dans ses fonctions cognitives, et ne peut dès lors exprimer sur la situation que des impressions confuses, immédiates, décalées.

Pourtant c'est le personnage le plus lumineux.

Le personnage de Lahcen induit un rapport au corps particulier. Ce personnage d'homme est écrit pour une femme. L'écriture elle-même contient ce paradoxe. Sur le papier, ce jeune homme, d'origine algérienne, issu d'un quartier populaire, ancien détenu, a tout du cliché. Je voulais jouer avec ce fantasme que l'on projette souvent sur la jeunesse immigrée de banlieue. Mais il me fallait un décalage, une stratégie pour que quelque chose reste audible et nous trouble. Le faire jouer par une jeune actrice permettra à mon sens de donner plus de profondeur à ce qu'exprime ce personnage sur les femmes, la société, la sexualité.

Au moment de l'anachronisme ce personnage devient Elisabeth Dmitriev, figure importante de la Commune, féministe de premier plan. Faire transiter des idéologies contraires par le même corps me semblait intéressant.

Ces rapports au corps, au-delà de l'enfermement qu'ils traduisent, permettent à un autre niveau de jouer sur les codes du corps réel et du corps fictionné, entre incarnation et narration, induit par l'écriture qui alterne des dialogues de situations quotidiennes et des monologues narratifs plus abstraits.

- *Le rapport à la représentation* : Ce qui est présent dans tous mes travaux également, c'est la friction qui opère entre la représentation réelle et la fiction. Comme si les personnages, enfermés dans une histoire malgré eux, avaient par moment conscience de leur détention et cherchaient à y échapper. La scène est aussi un territoire, les figures qui évoluent à l'intérieur existent également dans leur dimensions d'acteurs et d'actrices, c'est important pour moi de ne jamais perdre cela de vue. Écrire du théâtre c'est aussi parfois s'exposer à enfermer par la parole.

Enfermer un sens, un acteur, une situation. Les mots sont redoutables. Certains ont le pouvoir d'annuler tous les autres. C'est en cela que le spectacle pour moi doit contenir une écriture, et sa potentielle contradiction.

Ces différents rapports d'échelle, présents également dans le premier volet, et qui tentent d'exprimer la porosité entre la vie intime, la vie sociale et politique, l'histoire, et la multitude d'incarnations possibles que nous proposent cet entrelacs, crée pour moi une architecture globale qui envisage le territoire plus comme l'espace que l'on choisit d'« habiter » que celui qui semble nous appartenir de fait. Pour moi, ce qui crée la filiation entre un territoire et son peuple, l'histoire et le mythe, les parents et leurs enfants, dépend plus du choix personnel que de l'héritage subit. Ce qui annoncerait dans le volet trois à venir, après une période de colère et d'enfermement, une perspective de résiliation s'éloignant des notions clivantes d'optimisme et de pessimisme, de naïveté ou de cynisme, pour ouvrir un champ plus large, celui de la réalisation de soi. Autrement dit, réaliser (au sens « *rendre réel* ») qui nous sommes.

LA COMMUNE DE PARIS

« Oui, Messieurs, c'est la guerre entre les riches et les pauvres : les riches l'ont voulu ainsi ; ils sont en effet les agresseurs. Seulement ils considèrent comme une action néfaste le fait que les pauvres opposent une résistance. Ils diraient volontiers, en parlant du peuple : cet animal est si féroce qu'il se défend quand il est attaqué. »

Extrait de la défense d'Auguste Blanqui en Cour d'Assises – 1832

Ce glissement du volet un au volet deux se traduit également dans la différence de nature des anachronismes, de la Révolution de 1789 à celle de 1871. Le premier faisait apparaître Condorcet, représentant humaniste d'une révolution « modérée ». Ce sens de la mesure, de la maîtrise de soi et de ces passions au service d'un intérêt commun qu'incarne Condorcet et dont je cherchais à extraire la substance radicale, peut aussi se comprendre par son affiliation aristocratique. Peut-être, en somme, que cette vertu fut acquise par éducation, et ainsi, pour ces détracteurs en fait l'incarnation d'une révolution bourgeoise coupée du peuple.

La Commune est un véritable soulèvement populaire. Elle est d'ailleurs considérée par certains comme la première révolution prolétaire. Il y a donc ici, entre les deux volets une différence nette du rapport à la révolte.

Bien qu'ayant duré à peine plus de deux mois, cette révolution fut l'expression d'un état d'esprit collectif qui arrivait enfin à maturité. Celui d'une réelle volonté de changement de monde. Elle préparait en sous-main le terrain à la pensée anarchiste du début du vingtième siècle, l'enclenchement de mouvements artistiques déconstructivistes majeurs, tel le situationnisme, le mouvement dada, le surréalisme... et au niveau politique nourrit la pensée d'intellectuels dissidents russes notamment, dont Marx lui-même, qui qualifia la Commune comme un modèle à suivre. Ce qui pour certains suffit à dire qu'elle inspira indirectement la révolution Russe de 1917 qui changea, chacun le sait, la face du monde.

Toutefois, de nombreux historiens récusent cette thèse et ne retiennent pas le terme de « révolution » pour parler de la Commune de Paris. Il est donc difficile de parler de la Commune de Paris sans devenir partisan.

C'est pourquoi ce qui m'intéresse le plus, et qui qualifie le plus justement cette période selon moi, c'est l'imaginaire qu'elle contient. Je n'ai pas cherché à développer outre mesure sa dimension historique, ni son contexte politique (que j'ai toutefois étudié de près.) J'ai préféré retenir sa dimension poétique. C'est en cela que j'ai essayé de traiter la pensée communarde comme un poème, de mettre en lumière ceux qui ont pu l'incarner comme Théophile Ferré, Gustave Courbet, Elisabeth Dmetriev, Elisée Reclus, Louise Michel, Marie Ferré, comme autant témoins réels et fantasmés.

Il ne s'agit pas pour moi de convoquer des statues de cire mais bien des êtres de chair et de sang, aujourd'hui, entre fiction et réalité, vie et mort, dans une scène de bilan improbable où des « fantômes concrets » débattent entre eux de ce que fut, ou de ce qu'aurait pu être, l'idée de leur engagement.

Ainsi, les liens que j'opère entre les personnages d'aujourd'hui et ceux rattachés à la période historique ne sont pas de l'ordre de la traduction. Je n'ai pas la volonté de créer des « jumeaux ». Toutefois, la résonance entre les figures est importante. Prenons l'exemple de Lyn, qui joue ensuite Marie Ferré. Une des choses importantes dont souffre Lyn, est celle de n'être défini que par son sexe, son statut de sœur, ou d'amante. Jamais par son métier par exemple (elle est chômeuse de longue durée.) Marie Ferré, bien qu'ayant activement mis sa vie au service de l'idéal communard, reste dans les livres d'histoire la sœur de Théophile Ferré.

Autre résonance, j'en parlais plus haut, entre la figure de Lahcen incarnée par une femme qui jouera ensuite Elisabeth Dmetriev, dissidente russe et féministe de premier plan. Ou celle de Hafiz l'enfant adoptif né sur une ancienne colonie française qui deviendra Gustave Courbet, l'homme qui sous la Commune fit abattre la colonne Vendôme, symbole selon lui de la fierté coloniale de la France

Napoléonienne. Ou encore celle de Samuel, homme politique sans envergure et ambitieux, qui incarnera ensuite Elisée Reclus, grand géographe anarchiste, vertueux, végétarien (!), profondément attaché aux valeurs humanistes. Sans parler de celle par qui l'anachronisme arrive Louise Michel, à la fois figure contemporaine de « l'indignée » bourgeoise, dans la première partie de la pièce et symbole historique de rébellion, d'engagement radical et de féminité insoumise dans sa partie finale.

Bref, autant de point et de contrepoint qui selon moi, confère aux acteurs une épaisseur plus complexe et plus ample que celle induite par la logique d'un personnage unique et caricatural.

De la même manière, le lien établi entre les deux époques ne cherche pas la démonstration didactique, mais plutôt la collision d'idéaux, d'illusions et de désillusions à différents niveaux (historique, social, politique). Ce qui rassemble les personnages des deux époques c'est d'avoir été en quelque sorte vaincus. Ceux d'aujourd'hui sont au bord du gouffre, prêts à être résignés, malgré quelques soubresauts, pris par l'angoisse d'un avenir incertain. On pourrait s'attendre à voir s'élever, depuis les profondeurs de l'histoire, comme une réponse au vide actuel, des figures rassurantes qui ont su infléchir le cours des choses, et non. Emergent des hommes et des femmes laminés dans leur engagement par une machine infernale dont les forces qu'ils jetèrent dans la bataille ne suffirent pas à empêcher la rotative écrasante. Il y a pour moi quelque chose de rassurant, voire de fraternel, de rappeler que les problématiques qui nous traversent, nous bousculent aujourd'hui, nos doutes nos craintes, ne datent pas de la dernière averse.

THÉÂTRE

SORANO

Alors à quoi bon ? Il n'y aurait pas d'espoir ? Si. Peut-être, et c'est l'hypothèse de la pièce, celui d'envisager la révolution non pas comme un état de fait, mais comme un état d'esprit.

Théophile Ferré dit à la fin de la pièce : « *Le monde est trop pleins d'indices, pour ne pas le voir se défaire, et s'arranger, se défaire, et s'arranger à nouveau. C'est toute sa beauté, Louise. Son indescriptible beauté !* »

Ainsi se construira le pont vers le troisième volet de la trilogie : Des territoires (... et tout sera pardonné.)

BAPTISTE AMANN, **REPÈRES BIOGRAPHIQUES**

Baptiste Amann est né à Avignon en 1986. De 2004 à 2007 il suit une formation d'acteur à l'ERAC (École régionale d'acteurs de Cannes). Sensibilisé à l'écriture contemporaine par les auteurs-metteurs en scène avec lesquels il travaille à la sortie de l'école (Hubert Colas, Daniel Danis, David Lescot...), il développe, en parallèle de son activité d'acteur, sa propre démarche d'écriture.

Il est auteur associé à la Comédie de Reims depuis 2015.

En 2010, il co-fonde avec Solal Bouloudnine, Victor Lenoble et Olivier Veillon, l'Outil, une plate-forme de production qui réunit les travaux personnels de chacun. Il est un membre actif de l'IRMAR (Institut des Recherches Menant À Rien).

En 2013, il écrit *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)*, premier volet de la trilogie *Des territoires*, qui reçoit la bourse d'encouragement du CnT.

En novembre 2014, il met en voix ce texte présenté au Focus à Théâtre Ouvert, FTO#1.

En décembre, la pièce est enregistrée en public à Théâtre Ouvert, pour La Radio sur un Plateau, et diffusée sur France Culture.

En 2015, il écrit *Les Fondamentaux*, à la demande du metteur en scène Rémy Barché pour le spectacle de sortie des élèves de l'école de la Comédie de Reims. Le spectacle est repris en novembre, pendant le Focus à Théâtre Ouvert FTO#2, puis à la Comédie de Reims.

Sur commande du théâtre de La Colline, il écrit *DETER'*, une forme courte à destination des lycées, créée en novembre à Paris dans une mise en scène de Rémy Barché.

En novembre, *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)* est publiée en Tapuscrit.

En janvier 2016, il crée *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)* au Glob Théâtre à Bordeaux, puis à Théâtre Ouvert et à la Comédie de Reims. Le spectacle est repris en tournée au Merlan, scène nationale de Marseille, au Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine et au Centquatre-Paris.

En mai, Rémy Barché met en voix, à Théâtre Ouvert, son texte *La Truite* lors du Focus FTO#3. Le spectacle est créé à la Comédie de Reims en mars 2017 et sera repris à Théâtre Ouvert en mars 2018.

En 2017, il reçoit le prix Bernard-Marie Koltès des lycéens, initié par le Théâtre national de Strasbourg pour sa pièce *Des territoires (Nous sifflerons la Marseillaise...)* et l'Aide à la création d'Artcena pour le second volet de sa trilogie *Des territoires (... D'une prison l'autre...)*.

En mai, il mène un premier chantier sur ce texte à Théâtre Ouvert dans le cadre d'une EPAT (École pratique des auteurs de théâtre). Le spectacle est créé en septembre 2017 au Merlan, scène nationale de Marseille, dans le cadre du Festival Actoral, puis à Paris en novembre au Théâtre de la Bastille, dans le cadre du Festival d'Automne.

Il sera, à partir de 2018, artiste associé au Merlan, scène nationale de Marseille.

THÉÂTRE SORANO

*Pensez à réserver
vos places ...*

20 décembre

Cette guitare à une bouche
Rodolphe Burger

10 -> 13 janvier

Jusque dans vos bras
Les Chiens de Navarre

15 -> 16 janvier

Andromaque
Racine / Thomas Condemine et Olivier Martin-Salvan

24 -> 26 janvier

J'espère qu'on se souviendra de moi
Jean-Marie Piemme / Sébastien Bournac

26 janvier -> 3 février

À nous deux maintenant
d'après Bernanos / Jonathan Capdevielle